

Psychédéisme sage au CAPC

L'exposition IAO au CAPC, Bordeaux

Grand rassemblement d'œuvres des années 1968-70 et de leurs avatars, l'exposition IAO revient sur la veine psychédélique qui parcourt l'art et la musique. Un inventaire auquel manquent toutefois un certain intimisme et une bonne dose de dérèglement des sens.

Par Julien Bécourt
publié le 17 déc. 2008

Quid du psychédéisme à l'aune de l'année 2009? Que reste-t-il des avant-gardes libertaires infusées dans le LSD quarante ans plus tard? Quelles sont les traces artistiques de cette « libération de l'esprit » et de l'idéologie utopique qu'elle a colportée? Comment restituer le bouillonnement créatif, souvent minoré, de la contre-culture psychédélique en France dans le sillon de mai 1968, sans tomber dans le travers du *revival* et des clichés *peace and love* usés jusqu'à la corde? Entre installation, scène et sculpture, l'exposition IAO, qui s'articule plus spécifiquement autour de l'emblématique groupe Gong et de ses satellites, tente de répondre à ces questions qui taraudent aujourd'hui une nouvelle génération d'artistes.

S'opposant à tout embaumement muséographique, peu enclin à restituer l'expérience même du trip hallucinatoire, Yann Chateigné, curateur de l'exposition, a opté pour un « environnement total » dans l'immense nef du CAPC, brassant archives d'époque (posters, pochettes d'albums, diaporama, coupures de presse, magazines...), diffusions de films en continu et performances in situ. Avec la complicité de Maxime Guitton, programmateur des concerts Ali Fib à Paris, et de la plasticienne Lili Reynaud-Dewar, en charge de la scénographie, l'exposition s'ouvrait par un festival-happening musical tout au long du week-end, où les noms cultes de l'époque côtoyaient la scène underground actuelle.

Lorsqu'on pénètre dans la vaste nef de l'Entrepôt Lainé, on est aussitôt saisi par la scénographie monumentale de Lili Reynaud Dewar : deux yeux-mandalas multicolores de vingt mètres de haut, drapés de majestueux rideaux rouges, et dont l'armature épouse le contour des voûtes. En prolongeant l'architecture du lieu avec cette ingénieuse structure – réplique du logo de Gong – qui surplombe une scène triangulaire, Lili Reynaud-Dewar confère à l'environnement une dimension à la fois pop et hiératique, minimale et baroque, décorative et mystique. Une matrice idéale, digne d'un séminaire raélien, pour les concerts qui s'annoncent. Entre les deux scènes, une *bubble-machine* de David Medalla ronronne paisiblement, module géométrique en tubes plastique d'où s'extirpent des volutes de mousse onctueuse. Encadrée d'envahissantes barrières qui empêche de circuler autour (était-il nécessaire de prendre autant de précautions ?), l'œuvre est privée de son pouvoir de fascination hypnotique et devient simple objet décoratif. Petit hic en attendant le grand saut. En arpentant le lieu, les yeux s'attardent sur une vitrine un peu tristounne de reliquats *vintage* (pochettes vinyles, posters, magazines,

peintures kitsch de Frederic Pardo...). Sur les coursives de la mezzanine, chaque renforcement mural abrite une toile d'Olivier Mosset, issue de sa série de cercles noirs sur fond blanc. Peut-on encore parler de psychédéisme ? Mosset révèle néanmoins une dimension cruciale de la perception, celle qui s'exerce devant la neutralité la plus radicale. En bout de corridor, une boîte de simili-psilos conçue par Martial Raysse attend la délivrance, sous la vitre d'un aquarium qui pourrait servir de métaphore à cette non-exposition : nous sommes dans un ersatz policé de cette « expérience psychédélique », fantasmé par une élite culturelle, aux idées aussi généreuses qu'ambitieuses, mais de toute évidence peu au fait de l'effet libératoire produit par ce dérèglement des sens. Passé ce tour de piste, plus grand chose à se mettre sous la dent : pas l'ombre d'un Malaval ni d'un Lebel, pas plus que de pop-art acidulé ou d'art cinétique qui dilateraient les rétines et mettraient les sens en éveil en attendant le début des festivités. Des ½uvres de Vydia Gastaldon auraient tout aussi bien trouvé leur place dans un tel contexte, mais non, l'éphéméride d'IAO a mis l'accent sur l'immersion sonore et visuelle. Alors on guette le happening délirant comme au temps où le Gong se gavait de buvards, où l'extase dionysiaque tournait à la partouze cosmique, où l'on brisait les entraves de la culture et des bonnes moeurs, où le rodéo psychédélique se partageait à l'unisson – public, artistes et organisateurs mêlés à un brasier hallucinatoire, un champignon atomique, un tourbillon de stimuli, de rêve éveillé, d'euphorie et d'étrangeté. Une manière de lâcher prise avec les dogmes culturels pour bâtir des mondes où les visions de l'esprit se fondent dans l'histoire universelle, dans un chaos ontologique – de la pataphysique au psychédéisme, il n'y a qu'un pas.

Pour cette première soirée, les concerts auront pourtant peine à faire décoller un public décidément très sage. Lorsque le groupe new-yorkais Endless Boogie attaque son blues-rock *motorik*, la sauce ne prend pas vraiment: on est très loin de l'ambiance des petits clubs bas de plafond auquel ce groupe culte est habitué. Le son se disperse et l'on regrette de ne pas être tassé dans une petite salle pour profiter de ce rock gras et hypnotique abreuvé à John Lee Hooker et à Canned Heat. Les Psychic Ills, malgré leur look de junkies anémiés, ne parviennent pas non plus à se hisser sur les cimes de leurs albums et noient le poisson dans un vortex *shoegaze* assez ronronnant. Alors on part en quête d'un punch à l'acide pour se mettre au diapason, mais le bar ne dispense qu'un vin rouge qui finit d'assommer le chaland. La guitare solo gorgée d'effets électroniques d'Expo 70, sur la deuxième scène au sol, ploie devant un mur de couleurs dilatées, enivrant l'auditoire de drones extatiques. Enfin, la magie opère, jusque dans la somnolence contemplative qui s'empare des auditeurs les plus avinés. Mais bon sang, où sont les coussins? Dans la foulée, les Versaillais de Turzi, flanqués du remuant Tim Blake aux synthés et au thérémine, procurent un moment d'excitation *krautrock* jubilatoire, une dose d'énergie et d'ampleur sonore qui tranche avec la torpeur ambiante et métabolise ces psychotropes que nul ne semble pourtant avoir ingurgité. Perchés sur des échafaudages où s'alignent des projecteurs 16mm, le gang du Gong ressuscite à l'occasion son light-show haut en couleurs. Cette première soirée se clôture avec les Principles of Geometry, dont l'electronica rétrofuturiste, entre Boards of Canada et John Carpenter sur fond de beats hip-hop fracturés, peine à

dynamiser un dancefloor clairsemé. Sommé de sortir par des vigiles pas franchement *friendly*, on repart avec une impression mitigée, toujours en attente de ce débordement dionysiaque qui n'aura pas lieu. L'austérité continue de prédominer tout au long de la deuxième soirée, les groupes ayant bien du mal à investir l'espace démesuré pour des concerts majoritairement calmes qui auraient nécessité un confinement presque intimiste, et une véritable mise en condition du public. Les Skaters ou les Telescopes, captivants sur disque, n'arrivent pas à prendre leur essor dans un tel gigantisme. Spectrum/Sonic Boom (ex-Spacemen 3), rejoint à l'improviste par Kevin Ayers qui interprète de manière impromptue deux chansons, est le seul qui parviendra ce soir-là à magnétiser l'espace tout entier et à transcender l'ennui par la grâce de ses harmoniques éthérées, propice à une irradiation totale de l'esprit. Le Dirty Sound System, animé par Clovis Goux et Shazzula (des Aqua Nebula Oscillator), amorce pour finir un embryon de fête, mais le public a les jambes engourdies, et le son est loin d'être assez puissant.

Le dimanche, plus composite, offrira deux autres concerts marquants : celui de Reines d'Angleterre, grâce à la présence souveraine de Ghédalia Tazartès, inclassable poète, accordéoniste et chamane à l'éternel chapeau, dont les improvisations vocales sur la transe *power electronics* de ses deux comparses à peine trentenaires, révèle un univers à part, défiant toute catégorie. Enfin, Gavin Russom met en musique le film *La Vampire Nue* de Jean Rollin, revu et corrigé par le lettriste Maurice Lemaître, alternant entre un raga de guitare lancinante et des oscillations électroniques. Pour le coup, l'osmose images-sons prend tout son sens, entremêlant perversion kitsch, déconstruction expérimentale et pure extase poétique. Lorsque la salle est vidée, on se réjouit de partager quelques verres avec les allumés de Gong et de Crium Delirium, bons vivants qui regorgent d'histoires rocambolesques et d'anecdotes croustillantes. Si ces trois jours de festival n'ont pas tenu toutes leurs promesses malgré la qualité générale des propositions, peut-être faut-il y voir tout simplement l'impossibilité de faire passer le vécu au-dessus de la muséographie. L'erreur est d'avoir concentré toute la programmation dans un seul et même espace, magnifique mais qui pâtit d'un monumentalisme réfrigérant, alors qu'il aurait été tellement plus convivial de pouvoir effectuer un parcours entre plusieurs modules simultanés où l'on puisse appréhender les stimuli sonores et visuels en fonction de son envie ou de son état.

L'installation *Stressfull Light* d'Eddie Ladoire, qui se tenait simultanément dans une salle d'exposition à l'étage, était l'occasion justement de s'appuyer sur du « ressenti ». Dans une grande salle plongée dans l'obscurité résonnent les sons de néons amplifiés, bourdon continu perturbé par les variations d'intensité du circuit électrique, d'où surgissent aléatoirement des sons glanés dans l'espace même du CAPC. Il en résulte une impression dérangeante, limite cauchemardesque, dissimulant des références cryptées à Pierre Huygue et David Lynch. Cette installation, fermée au public pendant la durée du festival, est paradoxalement l'expérience la plus psychédélique qu'il était donné de vivre durant ce week-end.

IAO, Explorations psychédéliques en France 1968-70, jusqu'au 8 mars au CAPC, Bordeaux.

<http://www.mouvement.net/critiques/critiques/psychedelisme-sage-au-capc>